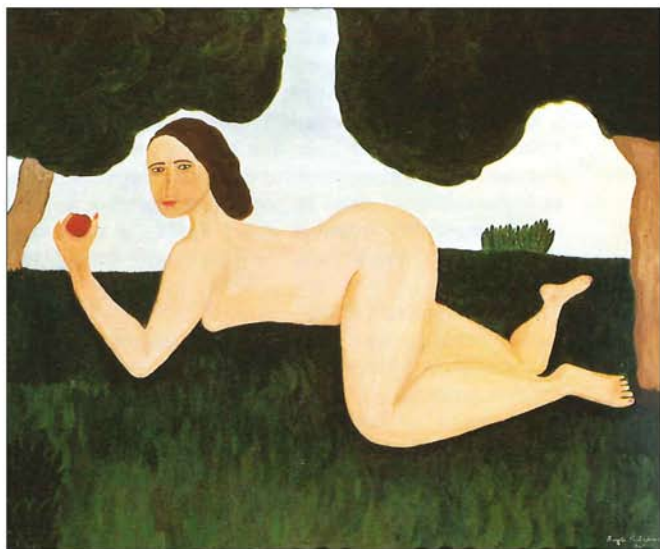


AMELIE PLUME

LES AVENTURES
DE PLUMETTE
ET DE SON
PREMIER AMANT



ZOE
ROCHE

Extrait de la publication

Née à La Chaux-de-Fonds, Amélie Plume a fait des études de Lettres à Neuchâtel. Elle vit quelques années à New York, voyage en Afrique et en Israël, avant de s'établir à Genève. Puis elle se lance dans l'écriture. Elle a publié à ce jour douze récits dont plusieurs sont traduits en allemand. Elle a reçu le prix Schiller pour l'ensemble de son œuvre. *Les Aventures de Plumette et de son premier amour* est paru pour la première fois en 1981.

Les Aventures de Plumette et de son premier amour, c'est l'histoire ordinaire et merveilleuse d'une passion, et c'est le contraire d'une écriture romantique. Amélie Plume fait dépeindre à son personnage les affres et les extases de l'aventure amoureuse sans une once de drame. À l'inverse, grâce à une langue orale et visuelle, un esprit jubilatoire, une perspicace ironie, de l'aplomb, un sacré sens de la vérité, mais aussi beaucoup de tendresse, on rit, avec elle, de sa douleur. Son regard, explique Catherine Safonoff, « nous propose un récit aussi comique, tel qu'il apparaît, que sa source secrète était, sans doute, tragique (...) Et elle trace, Plume-Plumette, au seul coup d'œil elle file, mène leste et preste un texte physiquement sveltes sur les pages où il fuit et court presque aussi

Extrait de la publication

vite que la main les tourne. » Et Safonoff de s'enchanter, si justement, des majuscules de Plumette : « zooms drôlatiques, soudain coups de gong, elles scandent le récit comme on frappe du pied un tempo. »

LES AVENTURES DE PLUMETTE
ET DE SON PREMIER AMANT

AMÉLIE PLUME

LES AVENTURES
DE PLUMETTE
ET DE SON PREMIER AMANT

Préface de Catherine Safonoff

ZOE

POCHE

Ce livre a bénéficié de l'aide de Pro Helvetia,
Fondation suisse pour la culture

© Éditions Zoé,
11 rue des Moraines,
CH – 1227 Carouge-Genève, 1981
www.editionszoe.ch

Couverture : Evelyne Decroux
Illustration : Angela Palladino, *Nu dans l'herbe*
ISBN 978-2-88182-637-5

PREFACE

J'entends l'autre jour cette exclamation :

— Ma parole, il me tourne en chèvre !

Le ton était vif, la mine drôle, de quoi masquer un vrai chagrin. L'enchanteur en question, plutôt marlou, était en effet l'amant; de quelles siennes il retournait, je n'ai pas su, mais je notai que la "tournée en chèvre" était une jolie femme qui aurait pu dire "bourrique" sans risquer gros sur ce funeste plan des apparences. Reste que, bourrique ou bique, de visu belle ou laide, son amoureux et ses amours la rendaient bête. Elle n'en avait pourtant pas l'air. Encore une, me suis-je dit, avec un vague regret, et que sûrement ça ne serait pas la dernière.

Mais encore ? Qui, la dernière quoi, et comment, moins vaguement ?

L'occasion de reprendre la question m'est donnée par, peu après cette anecdote, ma lecture des Aventures de Plumette, qui citent, à propos, le conte d'Alphonse Daudet. Et de revenir à mes chèvres — si je peux : l'animal, domestiqué ou sauvage, est agile et bondissant, sans même parler des pointes de ses cornes.

Si Plumette, l'ombre portée d'Amélie Plume, a des Aventures, c'est que son amant, le premier, elle ne l'a pas, lui. Pas vraiment, pas assez, pas à sa guise à elle. D'emblée, le titre juxtapose et sépare : d'un côté Plumette, de l'autre l'amant. Certes, une autre qu'elle, moins ingénument exigeante, aurait pu l'avoir, le bonhomme; le duo se soldant soit par une aventure sans lendemain ni histoire, soit, qui sait, par un divorce (et un remariage) se passant également de chronique, tel changement d'état civil ne figurant après tout qu'une soumission répétée à l'ordre du social et du familial. Mais Plumette n'est pas de celles à quitter leur premier clos pour s'enfermer benoîtement dans un autre (le même !). Et l'aventure dès lors, essentiellement, c'est celle de ne pas avoir, et donc de désirer et de poursuivre; la grande aventure, désirant, poursuivant, quitte à ne jamais tout avoir, alors au moins pour ne pas tout perdre, c'est d'écrire, de tracer et retracer désir et poursuite.

Et elle trace, Plume-Plumette, au seul coup d'oeil elle file, mène lesté et preste un texte physiquement svelte sur les pages où il fuit et court presque aussi vite que la main les tourne.

Heureusement qu'il y en a une certaine somme, de ces pages sommaires, ou l'on risquerait de glisser le long d'elles trop rapidement et de se retrouver au bout comme après un tour de grand 8, étourdi, mais frustré de cette substance nécessaire, tout de même, d'une manière ou de l'autre, au sens.

Ce sens — quel autre ? — qui cause l'émotion à écrire, et l'émotion à lire.

Emotion, motion : Amélie Plume invente une formule d'écriture où l'amour point de départ et moteur, en s'écrivant, se fait amour de mouvement — se fait mouvement littéralement. Le transport amoureux dynamise et talonne son récit. Vélocité, fluidité, économie bienvenues après tant de nappes d'encre où tâchent et tâcheronnent tant de Sophies modernes. (Réalité indéniable de leurs malheurs. Mais comprendre aussi, à force et à la longue, qu'à malin, maligne et demie, et que "libération" ne se passera ni de roueries ni de ruses. Vils moyens, condamneront certaines, finesses démodées, indignes, trop femelles, peut-être; mais à qui veut la fin ? Passons.) Comme chèvre sur braise. Les minces se déplacent plus vite que les gros, et les lourds ne sont pas toujours les plus

forts ni les meilleurs. Amélie Plume rationne son récit, le sous-alimente; pas d'étalement, pas d'épaisseur, presque pas de chair et de consistance; mais une frêle ossature de texte, un élémentaire noyau d'action; mais un filet de voix, des rudiments de phrases, cette trame réduite très mobile dans beaucoup d'air, beaucoup de blanc. Dans beaucoup de marge où le lecteur est libre, lui, d'en mettre et d'en remettre; libre s'il le veut et le peut de greffer, d'étoffer, de reconstituer; de revoir et d'augmenter selon ses goûts et son expérience : selon ce fameux vécu personnel, si banal et si sublime, si inepte et si splendide, tellement pareil et tellement différent dans tous les tours et détours de ses infimes affaires d'infinie passion. Tout cela même dont Amélie Plume élague à priori l'in extenso, comme postulant que nous en savons assez le scénario de base : Madame X, Y ou Z se languit au fond de sa prison de famille — fronton affichant pour la vie Fatalité, Légalité Maternité — et la pauvre n'a d'autre recours que d'attendre sans même l'espérer un ange sauveur qui, pour se présenter sous forme de Monsieur Z, Y ou X, tiède fonctionnaire quelconque, marié et père de sainte famille

itou, ne sauvera rien du tout. Or, ce qu'Amélie Plume laisse tomber, elle le démystifie; personnages et histoire, au départ ordinaires, communs et plats se retrouvent pour être rognés et dénudés au maximum (on dit : un style dépouillé), glorieusement plats, communs et ordinaires. C.Q.F.D. : la vie n'est pas un conte merveilleux et aucune belle ne s'y éveille sous aucun baiser charmant, les hommes étant, maris, amants, tous des monsieurs Seguins sans imagination — réalité oblige.

Il est vrai que Plumette au fond ne voulait pas tant être miraculée, métamorphosée, pas tant séduite et ravie que simplement aimée.

Simplement ?

Un principe incorrigible du rapport amoureux semble être l'inégalité. Où l'amour éclate, il augmente le plus souvent ce qui l'a invoqué, la solitude, et dès lors il sévit au nom de la passion. Plumette seule et sans amour se retrouve amoureuse mais seule. Encore plus seule, s'il est vrai que ce qui n'est pas assez partagé, en amour, ne l'est en fait pas du tout, et que telle minuscule différence dans l'équilibre des affections devient immédiatement illimitée. A y regarder de près et les yeux bien ouverts,

chose difficile puisque l'amour aveugle. Ce, dans la vie.

Dans sa fiction, c'est très tôt, c'est tout de suite (avant de commencer son texte ? Pour pouvoir le commencer ? Et le finir — et en finir...) que Plumette déléguée pour la cause par Amélie Plume y regarde de près et les yeux grand ouverts. Heureusement pour elle (pour elles ?), qui va ainsi, qui sait, guérir de l'inguérissable, et heureusement pour nous, à qui son regard myope, et dégonflant les belles amours et leurs impossibles délices, en rasant d'emblée les protagonistes de leur aura, nous propose un récit aussi comique, tel qu'il apparaîût, que sa source secrète était, sans doute, tragique.

Le comique; le temps, le retard pris à nommer une qualité ici si évidente (crevant les yeux justement) et si constante, ce serait peut-être pour rappeler qu'il n'est pas aisé de faire vraiment rire et sourire, surtout pas à partir de circonstances qui, au moment de leur occurrence, ne sont que méchamment risibles, que tristement ridicules, et ne peuvent porter qui les subit dans l'immédiat à une gaîté excessive. Mais que la victime se retourne sur soi-même et la situation, qu'elle se voie, s'y voie, puis dans

un deuxième temps, par l'artifice et l'art de la restitution du vécu dérisoire, qu'elle le montre et se montre, alors le spectacle commence, alors ridicule et risible deviennent amusants, drôles, signifiants, convainquants; le rire fuse, libéré, libérateur, pour l'ex-victime et pour le spectateur, ici le lecteur. Via l'humour et l'ironie, dont le sens permet le regard sur soi et l'écriture de ce regard, on passe du brutal, du cruel, de l'inextricable d'une réalité donnée et donnée dans le malheur, au champ possible, déchiffrable, du comique. Sans jamais perdre de vue cette réalité ni son aspect déplorable : tarir le regard ironique, ce serait tarir du même coup la narration. Ce réel sur quoi on exerce l'humour, on l'édifie et sur lui on édifie. Utilité du rire, ce propre de l'homme; on dit l'aventure pour survivre à la mésaventure, on rit pour ne pas pleurer, les deux effets jaillissant d'une unique origine, l'émotion. Si le rire sur soi de Plumette et d'Amélie nous captive, c'est qu'il contient et retient le pathétique, qu'il l'empêche de déborder dans le temps où il le révèle. Traduction ici littérale, exacte, efficace; le comique constamment à l'oeuvre fait l'oeuvre, donnant au dramatique une contenance,

et sa mesure particulière. Et c'est perdre le fil lui-même du texte que d'échapper à ses effets comiques (ceux qui ne souriraient pas ne liraient pas); c'est perdre le cours du discours, son sens final : qu'il n'y a pas tant d'espoir à aimer (et vivre) mieux, beaucoup mieux, et que le mieux, alors, c'est d'en rire, c'est de rire.

De digressions longuement explicatives, d'analyses métaphysiques, de profondeurs conceptuelles, ici, point. L'ironie, ma parole, à tenter de gloser sur un objet qui s'y prête si peu ? J'ai lu, je me suis plu — maintenant falloir placer une trace de critique, un fantôme d'idée ! Quand je n'ai que l'envie de répondre comme l'on s'est adressé à moi, au jeu par le jeu, au clin d'oeil, à la mimique, à la pirouette par un mimétisme sans phrases !

De fait, livre-image, livre-spectacle. Plumette, dans la réalité (celle qu'elle donne à lire), ne tombe-t-elle pas sur l'écu, sur l'unique, en plein théâtre ? Et ses aventures, symétriquement, ne finissent-elles pas dans une salle de cinéma ? D'un entracte à l'autre, quel frisson ! Finissent ou ne finissent pas : "qui sait ?" questionne le texte; à nous d'épiloguer... Mais

poussons la métaphore. Théâtre de rue que celui de Plume, petit cirque en plein vent. Le bateleur fait ses tours pour un cercle de flâneurs, un non-public, un bon public qu'il faut pourtant, de tableau en tableau, de fable en fable, savoir retenir et séduire. Les trucs du baladin, ses passe-passe, ses facéties et ses trouvailles composent ici certain langage qui fait lire à neuf une vieille histoire, ce que l'auteur sait dans la mesure justement où elle nous conte la rengaine à une autre, et sienne, allure.

Enlevée, la syntaxe de Plume; sur la page acrobatique et rompue, comme il convient sur un champ de foire. Privée de ponctuation, sauf d'exclamations et d'interrogations, qui rythment musicalement le numéro : coup de trompette ici, de cymbale là. Pas d'excessif et retors irrespect de la grammaire académique; mais un agencement visuel inattendu, disloqué, disjoint; le texte circule selon la fantaisie d'une versification incongrue, perpétuellement syncopée, et cependant fort accessible. Théâtre populaire, ai-je proposé, qui se doit de raccourcir la distance entre donneur et receveur et de faire passer son savoir le plus futé par le plaisir. La phrase, son vocabulaire, sont légers, simples, autant

que l'histoire est banale, cette histoire qu'il importe de redire, de refaire entendre comme il importerait qu'à un menu ordinaire on retrouve, par l'appétit et la faim, une saveur extraordinaire. Le remarquable des Aventures de Plumette, c'est bien qu'elles sachent nous déshabituer de l'habituel. Au moins le temps de leur lecture, qu'elles ravivent en clair, en couleur, l'étriqué, le gris, le terne; qu'elles rafraîchissent le ressassé, revalorisent l'oublié, l'inaperçu : qu'elles redonnent, ou donnent, à ce qui en manquait (la faute à nos sens blasés, émoussés, repus) du CARACTERE. Les majuscules d'Amélie Plume, c'est exactement ça : le petit devient GRAND, parce que le petit, parfois, se perçoit comme grand — EST grand. Majoration du mineur. La combine peut sembler facile; toutes les bonnes combines le sont, encore faut-il y penser. Isolément en début de mot, ou pour tout le mot, les majuscules émaillent le texte entier, débordant sa norme graphique comme dépassent les dentelles d'un jupon ou les plumes insolentes d'un chapeau. Zooms drôlatiques, soudain coups de gong, elles scandent le récit comme on frappe du pied un tempo; elles accrochent, à la lettre, et provoquent cette

lecture plus attentive et profonde du superficiel. J'aime pour ma part inconditionnellement les majuscules de Plume. Ce sont elles pour moi, capricieuses en apparence, savantes au fond — tintements de grelots, martèlement de petits sabots — qui placent le récit sous le signe de la chèvre. Le signe, la protection, l'égide. Le mot vient du grec et veut dire "peau de chèvre"; le bouclier merveilleux de Zeus et d'Athéna était couvert de la peau de la chèvre Amalthée. La pauvre Blanquette trop exemplaire trouve la mort au bout du chemin de sa liberté. Blanquette propitiatoire... Serait-ce à dire peut-être que Plumette, elle, trouvant le chemin de son écriture, se sauve des crocs de son grand méchant loup ? Comme quoi les pointes d'une Plume et leur malicieuse philosophie vaudraient avantageusement les cornes de la petite chèvre...

Ceci encore, pour conclure. Les Aventures de Plumette m'ont fait relire Notre Dame de Paris, pour entre autres y découvrir, cette fois, cet important détail : l'inséparable compagne d'Esmeralda, sa chèvre Djali, est bel et bien sauvée du gibet, elle (la loi prévoyait la corde pour les deux drôlesses), et précisément par un personnage qui fait le joint, sûrement pas par

hasard, de Hugo à Daudet; je parle de Pierre Gringoire (en vérité Gringore, poète lyrique à Paris vers la fin du XVe siècle, auteur de soties et de mystères), ce Gringoire à qui Daudet adresse sa Chèvre de Monsieur Seguin. Il est un moment précis, à la fin du roman de Victor Hugo, où Gringoire pourrait sauver de la potence, non la bête, mais la belle; il ne peut les sauver les deux... Hugo lui fait choisir l'animal. Nécessairement. Pas seulement pour que le roman connaisse son dénouement tragique. Mais aussi parce que Gringoire, en philosophe et poète qu'il était, fatalement devait se détourner de la réalité (la mort d'Esmeralda) pour préserver le mythe, son image et son incarnation, la chèvre divinatoire, le chèvre magique...

Catherine Safonoff